

BOULEVARD DE PINTEVILLE

Quartier Saint-Evre

Avec la suppression des servitudes militaires en 1911, de nouvelles constructions s'élèvent dans la voie qui longe les glacis entre la porte de France et la porte Moselle. Le 9 août 1913, par délibération du conseil municipal, cette nouvelle artère reçoit le nom de « boulevard de Pinteville » en mémoire du général baron Pierre-Alexis de Pinteville.

Pierre de Pinteville est né à Vaucouleurs le 31 janvier 1771. En 1790, il s'engage dans l'armée. Six ans plus tard, il est nommé chef d'escadron puis major au 11^e régiment de chasseurs, colonel major et général de brigade des dragons de la garde.



Le 17 septembre 1813, à la bataille de Toeplitz, il est gravement blessé par un éclat d'obus qui lui arrache une partie de la joue droite. Un portrait au Musée d'Arts et d'Histoire de Toul le représente

avec la joue droite recouverte d'un bandeau de soie noire.

Le baron de Pinteville a participé aux campagnes de Saxe, des côtes d'Irlande, de Saint-Domingue, de Pologne et de Russie. Pendant la retraite de Russie, il brûle le drapeau du 30^e régiment de dragons afin qu'il ne tombe pas aux mains de l'ennemi. Les historiens sont muets quant à sa conduite durant les Cent jours et sa présence ou non à Waterloo.

Le baron de Pinteville avait épousé la fille de Louis Gouvion qui avait commandé la Garde Nationale de Toul pendant la Révolution. Louis Gouvion a été tué, le 31 août 1790, lors de l'« *Affaire de Nancy* » qui désigne la révolte de la garnison de Nancy.

Pierre-Alexis de Pinteville est décédé à Toul le 27 août 1850. Sa fille a épousé le baron Charles de Lépineau.

RUE EDOUARD DELIGNY

Quartier Saint-Evre

Cette rue porte le nom d'un ancien maire de Toul de 1871 à 1881, conseiller général du canton de Toul nord de 1877 à 1883.

Édouard Deligny est né à Toul le 1^{er} juin 1826. Après ses études de droit à Paris, il exerce la profession d'avocat ; il sera élu bâtonnier en 1867. En 1852, il est élu conseiller municipal, François Drouard est alors maire de Toul.

Le 2 octobre 1852, le prince-président, futur Napoléon III, échappe à un attentat à Marseille. 12 conseillers municipaux sur 23 dont le maire, votent une adresse à Louis Napoléon Bonaparte, dénonçant « *un crime dont les conséquences pouvaient être épouvantables* ». Édouard Deligny fait partie des 11 conseillers qui ont refusé leur signature comme il refusera, le 1^{er}

décembre de la même année, de signer un nouveau texte à Napoléon III approuvant le rétablissement de l'empire. Le 28 août 1855, Édouard Deligny est réélu conseiller municipal. Il le sera également en 1860, 1865 et 1870. On notera qu'en 1870, il a été élu troisième sur la liste alors qu'en 1855, il figurait en avant dernière position.

Le 15 mai, Adolphe Thiers, président du Conseil des Ministres, nomme, par décret, Édouard Deligny maire de Toul. Pendant les premières années



de son mandat, il va devoir faire face à l'occupation des Prussiens, conséquence de la défaite de 1870. Il ira trouver Jules Favre, ministre des Affaires Etrangères, afin d'obtenir la réduction des charges qu'une importante garnison prussienne faisait peser sur les habitants afin de pourvoir à leur entretien. Après trois années d'occupation, les Prussiens quittaient la ville le 31 juillet 1873. Le 18 mai 1880, les prémices d'une crise qui

va durer pendant deux ans est ouverte par le docteur Chapuis, conseiller municipal. Le futur député et maire de Toul propose d'interdire les processions religieuses et de remplacer les sœurs congréganistes par des institutrices laïques. Édouard Deligny opposera un refus aux propositions du docteur Chapuis. Le successeur d'Édouard Deligny sera amené à démissionner lorsque ces questions reviendront devant le conseil

municipal qui les votera.

Édouard Deligny démissionnera le 2 août 1881 à la suite du décès de son épouse. Par testament, il léguait 5000 F au Bureau de Bienfaisance, 1000 F au Fourneau Economique, 1000 F à la Ligue de l'Enseignement et 1000 F à partager à parts égales entre les pauvres de la commune et les « *pauvres honteux* » dont il avait dressé une liste. Le musée a également reçu de nombreuses œuvres d'art.

SQUARE REINE ROLLIN

Quartier Saint-Evre

En, 1956, l'Association Touloise pour la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence présidée par madame Rollin, créait le club des Gavroches. Le 13 mai 2009, le conseil municipal de Toul, désirant perpétuer la mémoire de la fondatrice de cette œuvre, décide que le square où s'élevaient, il y a quelques années, les deux bâtiments du centre aéré du club des Gavroches, serait dénommé square Reine Rollin.

Après avoir occupé un temps les casernes du Châtelet, les Gavroches s'installent quatre ans plus tard, place de la Michonette dans deux baraquements offerts par les militaires américains stationnés sur l'ancien terrain d'aviation de la Croix-de-Metz. En 1970, le centre aéré déménage une nouvelle fois dans les promenades, avenue Victor Hugo, derrière le monument aux Morts. L'endroit était plus adapté et plus sécurisé pour l'accueil des enfants.

C'est-ce que rappellera madame Rollin, le 24 août 1975, à



Un fête devant "les Gavroches" en 1972.

Reine Rollin, au milieu de ses protégés, au premier rang...

l'occasion du 20^e anniversaire de la création du club des Gavroches. Pour cet événement, mademoiselle Laurrain et Pierre Joly, fidèles collaborateurs de la présidente et les moniteurs, ont préparé avec les enfants regroupés en sept équipes, des chants et des danses pour la plus grande joie des parents et des personnalités. Des anciens « *Gavroches* » ont tenu également à exprimer leur reconnaissance à madame Rollin en interprétant une chanson de leur cru retraçant l'épopée des Gavroches. Les éclats de rire, les applaudissements fusent du public et, contre toute attente, l'émotion gagne le public

surtout quand la présidente prend la parole pour remercier toutes celles et tous ceux qui se sont investis à ses côtés pendant toutes ces années. Ce que certains craignaient, madame Rollin l'annonce : elle arrête, espérant que quelqu'un prendra la relève. Le maire de Toul affirme qu'il s'y emploiera.

Seize ans plus tard, jour pour jour, le club des Gavroches fête ses 35 ans. Madame Rollin, qui avait annoncé son départ en 1975 est toujours aux commandes. Comme pour le 20^e anniversaire, les moniteurs et les enfants ont mis un point d'honneur à témoigner leur reconnaissance à celle qui,

depuis trente cinq ans, s'est dévouée au club qu'elle a créé. Dans son allocution madame Rollin évoquera les premières années du club : « *Au début, l'association était axée sur l'aide aux familles ; très vite les responsables ont compris qu'il fallait, en priorité, s'occuper des jeunes livrés à eux-mêmes... L'époque était dure et ce n'était pas facile d'apporter un peu de bien-être aux enfants. Une année, nous n'avons pu leur offrir qu'un mouchoir à chacun comme cadeau* ».

Comme il y a quinze ans, l'émotion se lit sur les visages des invités. Cette année-là une page allait vraiment se tourner. Madame Rollin quittait définitivement la direction du centre aéré des Gavroches mais elle partait rassurée car elle avait trouvé en la personne de Chantal Bernard, adjointe au maire de Toul, celle qui lui succéderait et poursuivrait son œuvre.

RUE DU THIAUCOURT

Quartier Saint-Evre

Cette rue n'emprunte pas, comme on pourrait le croire, son nom à la ville de Thiaucourt mais au train départemental qui reliait Toul à Thiaucourt. Aujourd'hui des pavillons s'élèvent sur le remblai de la ligne de chemin de fer qui a été désaffectée en 1940 après que les troupes françaises aient fait sauter les ouvrages d'art et que les Allemands aient arraché les rails.

Le projet d'une ligne de chemin de fer départementale reliant Toul à Thiaucourt et desservant les communes entre les deux

En mai 2008, les Toulois apprenaient, avec émotion, le décès de Reine Rollin ; le chagrin et la nostalgie se mêlèrent dans bien des têtes, de ceux et de celles qui à un moment de leur enfance ont bénéficié du centre aéré des Gavroches.

Michel Brunner écrira dans l'Est Républicain du 2 mai 2008 : « *Née le 22 février 1913 à Bregano, en Italie, Reine Ramelli est âgée de 7 ans quand sa famille franchit les Alpes et s'installe à Nancy. Son père crée et développe une entreprise de travaux publics.... En 1935, elle épouse Georges Rollin à Frouard, issu lui aussi d'une famille d'entrepreneurs. En rachetant la Maison Eloy à Toul, son mari va développer une enseigne qui va compter au niveau régional. Georges Rollin a marqué également le Toulois sur le plan politique, puisqu'il fut conseiller général pendant près de trente six ans. Georges Rollin est décédé en septembre 1990. Le cou-*

ple a eu une fille Geneviève.

Dès son arrivée à Toul, Reine Rollin va s'investir dans la sauvegarde de l'enfance. C'est d'abord elle qui sera à l'initiative du Bal des Petits Lits Blancs, un grand rendez-vous pour venir en aide aux plus démunis. Mais si elle s'est investie dans plusieurs associations caritatives, son œuvre majeure reste la création des Gavroches. Un centre aéré unique, qui a vu défiler des milliers de bambins pendant plus de quarante ans. S'il fonctionnait pendant six semaines durant l'été, le club accueillait les enfants le jeudi d'abord, le mercredi ensuite, pour les occuper et assurer au besoin, une aide aux devoirs, novatrice pour l'époque. Reine Rollin était une femme au grand cœur qui dissimulait ses sentiments derrière un caractère affirmé. »

Madame Rollin était chevalier dans l'ordre national de la Légion d'Honneur.



villes remonte à 1850. Il ne faudra pas moins de soixante ans pour que le projet aboutisse. L'armée s'opposait à la création d'une voie de chemin de fer vers l'est en raison de la proximité de la frontière avec

l'Allemagne. Et ce n'est qu'en 1901, le 21 août, lors de l'inauguration du pont de Pierre-la-Treiche, que Gustave Chapuis, député de Toul, annonça qu'il venait de recevoir un courrier du ministre de la

Guerre autorisant l'étude préliminaire pour la création d'une ligne de chemin de fer à voie étroite entre Toul et Thiaucourt.

Après bien des péripéties, le premier coup de pioche eut lieu en 1906 car, si les villages souhaitaient une gare dans leur commune, les élus renâclaient au financement de la nouvelle ligne. Quatre ans plus tard, le 8 avril 1910, le petit train, comme on l'appelait, effectua son premier voyage. Le 3 juillet,

le Toul-Thiaucourt fut inauguré par le ministre des Finances. Ce fut l'occasion de manifestations dans toutes les communes desservies par le nouveau chemin de fer. Le succès est immédiat. Quelques habitants du Toulais se souviennent encore aujourd'hui avec beaucoup de nostalgie du « *Thiaucourt* ».

L'année 1938 annonce le déclin du Toul-Thiaucourt, par la suppression de la section de Essey-les-Maizières à Thiaucourt puis, un

an plus tard, c'est la ligne Ménil-la-Tour à Manonville qui est supprimée ; le « *petit train* » est remplacé par un autocar. Enfin, en juin 1940, comme nous l'avons vu, les ponts furent détruits et les rails envoyés en Allemagne. Le Toul-Thiaucourt avait vécu.

Aujourd'hui, seules les gares des villages ont retrouvé une nouvelle affectation, soit en habitation, soit en auberge comme la gare de Lucey.

RUE RÉMOND MATHIEU

Quartier Saint-Evre

Lorsque la nouvelle voie débouchant de l'usine des balayeuses Mathieu fut ouverte, la municipalité décida de lui donner le nom de l'industriel Rémond Mathieu créateur des balayeuses du même nom.

Rémond Mathieu est né à Rupt-en-Woëvre (Meuse) le 15 mars 1888.

C'est en 1919, à Blénod-les-Toul, que monsieur Mathieu entreprend de fabriquer ses premiers balais routiers qui devaient être en réalité des balais de cantonniers. En 1925-1926, la petite entreprise délocalise à Toul, dans l'ancienne caserne Gouvion-Saint-Cyr (aujourd'hui l'école Moselly). C'est dans ces nouveaux locaux, en collaboration avec monsieur Allais un maréchal-ferrant, que Rémond Mathieu imagine une balayeuse mécanique avec roues en bois tirée par un cheval.

Chaque année apporte une amélioration au projet initial. En 1929, les roues en bois sont remplacées par des pneumatiques. Deux ans plus tard est mise au



point une nouvelle balayeuse comptant deux balais, véritable révolution dans la technique du décapage et du balayage des chaussées. Dès lors, la renommée de l'entreprise dépasse largement les frontières de l'hexagone. Les balayeuses Mathieu sont présentes dans tout l'empire : Afrique du Nord, Afrique noire, Martinique et Indochine. On les trouve également dans de nombreux pays, en Europe, au Brésil et en Chine.

1932 : la Ville de Toul ayant besoin de construire une école primaire pour garçons (école Moselly) et d'ouvrir une nouvelle route (aujourd'hui avenue de colonel Grandval), avise Rémond Mathieu que la municipalité devra récupérer l'ancienne caserne où

sont fabriquées les balayeuses et propose en échange un vaste terrain à Saint-Evre. L'entrepreneur, qui a beaucoup investi quai Drouas, n'est pas certain de pouvoir supporter le coût de la construction d'une nouvelle usine et, puisque la collectivité ne lui laisse pas le choix, il envisage de s'installer dans une autre ville ce qui représenterait pour la ville de Toul une perte d'emplois importante car les Balayeuses Mathieu comptent parmi les plusieurs gros employeurs de la ville. Heureusement, la Ville et l'entreprise aboutissent à un accord, l'usine délocalisera mais à Saint-Evre.

La nouvelle usine, avec plus d'espace et mieux adaptée à la fabrication de balayeuses, connaît un essor croissant, malheureusement stoppé net avec la déclaration de la guerre. En juin 1940 et en septembre 1944, l'usine subira d'importants dégâts. Pendant la guerre, elle sera occupée par les Français, puis par les Allemands et par les Américains après la libération de la ville. Il faudra bien du courage et de l'énergie à Rémond Mathieu pour reconstruire son usine et relancer la fabrication de balayeuses.

A la fin des années 1940, la France entreprend de créer un réseau routier dans nos colonies. Les entreprises de travaux publics chargées de ces importants travaux font appel à la fabrique toulouise pour nettoyer les routes avant leur mise en service. Parallèlement le

ministère de l'Aéronautique traite d'un important marché pour l'acquisition de balayeuses pour l'entretien des pistes des bases où sont affectés les premiers avions à réactions.

La régie Renault se dote, elle aussi, de balayeuses. Oubliés

les aléas de la guerre, l'usine tourne à plein, lorsque Rémond Mathieu décède le 24 juillet 1951. Son fils Jacques prendra la direction de l'usine après avoir assaini les finances de l'entreprise ; il s'emploiera à mettre sur le marché de nouvelles balayeuses.

RUE SAINT-VAAST

Intra-muros

Des habitants d'Arras de passage à Toul ont posé la question sur l'origine d'une rue saint Vaast dans la cité leuquoise alors que celui-ci a été, au début du VI^e siècle, évêque d'Arras en pays des Atrébates. La réponse est qu'il a été prêtre à Toul.

Certains soutiennent que c'est à Villach, canton de Terrasson en Dordogne, que saint Vaast est né. D'autres affirment que c'est à Toul qu'il poussa ses premiers cris. Ce qui ne souffre pas de contradiction c'est la présence de saint Vaast, prêtre à Toul vers 490 sous l'épiscopat de saint Loup. En 496, au lendemain de la bataille de Tolbiac remportée par Clovis sur les Alamans, le roi des Francs vint à passer à Toul. À la veille de la bataille, il avait fait le vœu de se convertir au christianisme, lui et son peuple, si le dieu des chrétiens lui accordait la victoire. Clovis, afin de tenir la promesse qu'il avait faite, pria l'évêque de Toul de lui désigner un homme d'église éclairé pour lui enseigner les vérités de la religion. Le prélat lui proposa saint Vaast, un prêtre dont la sainteté rayonnait sur la ville, le plus à même de lui enseigner la bonne parole, ce qu'il fera durant le voyage de Toul à Reims où Clovis devait se faire baptiser par l'évêque saint Rémy. Pendant le voyage, saint Vaast accomplit de nombreux prodiges et rendit la vue à un aveugle. On prête au saint homme, durant les quarante années où il exerça son ministère, d'avoir accompli de nombreux miracles.

Saint Vaast est décédé le 6 février de l'an 540 et, tout naturellement, il a été inhumé dans la cathédrale d'Arras. En l'an 666, ses restes furent transférés dans la nouvelle basilique de saint Aubert en présence de l'évêque aveugle saint Omer de Therouanne ; saint Omer espérait peut-être un miracle de saint Vaast qui



avait guéri de nombreux aveugles. Deux cent quatorze ans plus tard, les reliques de saint Vaast étaient déplacées à Beauvais avant de retourner à Arras en 893.

En 1896, à l'occasion des cérémonies du 14^e centenaire du baptême de Clovis à Reims, les reliques de l'ancien prêtre toulouais occupèrent une place de choix dans le défilé des saints de France.

A Toul, la chapelle dédiée à saint Vaast qui avait été rebâtie au X^e siècle par l'évêque Berthold fut transformée en église paroissiale ; elle le restera jusqu'au XVIII^e siècle.

En 1561, dans le conflit qui opposait catholiques et adeptes de Luther, elle fut illégalement occupée par les réformistes. Malgré les injonctions de l'évêque

et des magistrats toulous, les occupants refusèrent de quitter les lieux. Des femmes catholiques tentèrent alors de mettre le feu à l'église en jetant de la paille enflammée par les fenêtres qu'elles avaient brisées, espérant ainsi envoyer en enfer les hérétiques qui s'y

RUE DES TEINTURIERS

Intra-muros

Les historiens sont très peu prolixes sur l'étymologie du nom de cette rue tellement elle est évidente. À l'origine, la rue des Teinturiers se situait à la place de la rue docteur Denis ; elle a été, en 1907, débaptisée et renommée rue du docteur Denis, père du maire de Toul Albert Denis. La municipalité, voulant perpétuer la présence autrefois de teinturiers dans ce secteur, fut bien aise que la petite rue reliant la rue du Terreau à la rue docteur Denis n'ait pas eu de nom ; elle fut donc nommée rue des Teinturiers.

Mais où se trouvaient exactement les teinturiers de la ville ? Vraisemblablement à proximité de l'Ingressin qui ne passait pas très loin.

PLACE CROIX-DE-FÜE

Intra-muros

Comme les rues Muids-des-Blés et du Menin, deux hypothèses s'opposent sur l'origine du nom de cette place. Évoquons la plus ancienne. Les chroniques toulouses nous apprennent qu'au Moyen-âge une croix en bois s'élevait au milieu de cette place ; or « *fustis* » signifie bâton en latin d'où « *fust* » Croix de Fust. Au XII^e siècle, la croix de bois, probablement en partie ruinée, fut remplacée par une croix en pierre peinte, mais la tradition lui conserva son nom d'origine. Pendant la Révolution, les noms des rues ou des places à connotation religieuse furent débaptisés. La place Croix-de-Füe prit le nom de place du Peuple ; la Restauration lui restitua son nom d'origine.

L'autre hypothèse sur l'étymologie du nom de cette place trouve son explication dans le mot « *fuers* » :

trouvaient. Les chroniques ne font état d'aucun mort.

Pendant la Révolution, cette rue prit le nom de rue du Quartier Neuf puis rue de la Charte pendant la Monarchie de Juillet. La rue saint Vaast retrouvera son nom d'origine après la chute de Louis Philippe.



Les rues des Teinturiers et des Tanneurs sont les seules rues qui rappellent, sans déformation du terme, un corps de métiers. Autrefois il y avait la rue des Cordonniers, la rue des Artisans et la rue des Febvres.



Croix de Fuers qui signifierait : croix au dehors. Ce qui vient appuyer cette thèse, c'est que la place, avant la construction de la deuxième enceinte de la ville par l'évêque Roger de Marcey au XIII^e siècle, se trouvait hors de l'enceinte romaine édifée au IV^e siècle. Nous nous garderons bien de trancher en faveur de l'une ou de l'autre interprétation.

Cette place, après l'incendie de la ville par les troupes allemandes en juin 1940, fut épargnée ; en revanche, les rues de la République, docteur Chapuis, Michâtel, Gambetta, Thiers, Carnot furent totalement ou en partie détruites. Jusqu'à la reconstruction de la ville, la rue de la Petite Boucherie et la place Croix-de-Füe constituèrent le centre commercial de la ville. Une boulangerie, un bar-tabac, deux cafés, un coiffeur, quatre épiceries se serraient autour de cette place. Pendant les mois en « R » le café de l'Univers proposait des huîtres à consommer sur place. Une des spécialités de cette brasserie était « *le zamzi* ». Dans un verre, la serveuse disposait de la glace pilée sur laquelle elle versait de la gentiane, cette boisson se dégustait à l'aide d'une paille. L'autre café, à l'angle des rues des Tanneurs et du Pont de Bois, est le

premier bar de Toul qui disposait d'un jukebox, le choix du disque se pratiquant manuellement. Deux orifices, dans la boîte à musique, permettaient de passer les deux mains et de placer sur la platine le 45 tours. Ensuite il suffisait de glisser une pièce dans le monnayeur et la magie s'opérait.

Comment ne pas évoquer, en parlant de cette place, les boulangers, monsieur et madame Doyotte et leurs deux fils. Si le père était un fameux pêcheur de carpes, les fils faisaient les beaux jours des courses cyclistes. Nous ne saurions oublier aussi le patron du bar-tabac « *le Roger* ». Roger Rolin, omniprésent sur la place. Ouvert à six heures du matin, le bar et le comptoir ne désemplissaient pas jusqu'à la fermeture vers 20 heures 30. Les potaches du collège, qui ne s'appelaient pas encore « *de Rigny* », pouvaient s'approvision-

ner en stylos, crayons, cahiers. Dans le garage, situé à l'angle de la place et de la rue du Murot, véritable caverne d'Ali Baba, étaient stockés les cigarettes, les fournitures scolaires, les parfums, les confiseries... L'entrepôt avait son rideau de fer constamment ouvert. Si les gamins regardaient avec envie toutes ces marchandises, pas un n'aurait osé chaparder le moindre bonbon ou objet. O tempora o mores ! On notera aussi que les bals du 14 juillet se déroulaient jadis sur cette place.

La place Croix-de-Füe a été rénovée voici cinq ans. À voir sur cette place la Maison dite « *de l'Apothicaire* ». Cet immeuble à la façade Renaissance a été restauré il y a quelques années. Sur une de ses fenêtres on peut lire « *Nasci, laborare, mori* » (naître, travailler, mourir) et, sur l'autre fenêtre, une date : 1590.

RUE SAINT-AMAND

Intra-muros

La dénomination de cette rue vient de l'église dédiée à saint Amand qui, jusqu'à la Révolution, s'élevait dans cette rue et qui faisait office de paroisse au bourg du même nom.

Au XIII^e siècle, le bourg Saint-Amand est inclus dans le périmètre de la nouvelle enceinte édifiée par l'évêque Roger de Marcey. L'église construite au VIII^e siècle fut démolie peu de temps après la Révolution. Sur son emplacement, on a érigé une synagogue et, sur l'ancien cimetière du bourg, a été construite une halle aux blés puis, sur la halle, l'école municipale de filles. Après la fermeture de l'école, le bâtiment a retrouvé une nouvelle vie avec le centre culturel Jules Ferry.



La porte qui permet d'accéder à la MJC viendrait de l'ancienne église Saint-Amand.

Pendant la Révolution, la rue s'est appelée rue de l'Union puis, curieusement vers 1840, rue Saint-Etienne avant de retrouver son nom initial.

PLACE PONT-DES-CORDELIERS

Intra-muros

La dénomination très ancienne de cette place trouve son origine dans le pont qui franchissait l'Ingressin. Ce pont permettait aux religieux des Cordeliers d'accéder à leur couvent. Il prit tout naturellement le nom de Pont des Cordeliers.

Dans les écrits des XV^e et XVI^e siècles, le nom « *Pont des Cordeliers* » est déjà mentionné.

C'est l'évêque Gilles de Sorcy qui fonde, en 1270, le couvent des Cordeliers qui s'étendait de la rue du Menin à la rue Qui Qu'en Grogne. Un cimetière était attenant au couvent. Dans ce cimetière, un personnage illustre a été enterré, il s'agit du sire de Baudricourt, celui-là même qui accompagna Jeanne d'Arc lors de son épopée.

De retour en Lorraine, après le martyre de Jeanne d'Arc, Baudricourt tenta de s'emparer de la cité de Toul. Plusieurs fois, il mit le siège devant la ville ; capturé, le sire de Baudricourt finit ses jours dans les geôles toulouses.

De ce couvent, qui a été vendu comme bien national pendant la Révolution, ne subsiste que la porte et deux travées de la chapelle des frères du tiers ordre dont une porte s'ouvre sur la rue du Menin. Ces deux travées de style gothique flamboyant sont flanquées de clés de voûtes ornées d'écussons armoriés. La grille de communion a été remontée à la collégiale Saint Gengoult ; le magnifique orgue se trouve dans



l'église de Domgermain et le tableau des Cadets Dauphins orne une des salles du musée de Toul. La partie du cloître sauvée de la Révolution a été démolie en 1983 lors de la construction de l'îlot des Cordeliers.

En 1637, Louis XIII transfère le parlement de Metz à Toul pour punir les magistrats qui entretenaient des relations conflictuelles avec le cardinal Lavalette gouverneur de Metz. Dans un premier temps, les séances du parlement se tinrent dans une maison rue Pierre Hardie puis au couvent des Cordeliers jusqu'au rappel des députés à Metz, 27 ans plus tard.

Le 7 mai 1792, après avoir résisté plusieurs mois aux injonctions du Directoire d'évacuer leur couvent, les Cordeliers, -ils étaient au nombre de treize-, se résolurent à le quitter. Le nombre requis pour maintenir l'existence d'une communauté de religieux était de 20 personnes.

En 1869, à l'occasion de travaux de canalisation, une impor-

tante quantité de boulets de pierre a été mise au jour. Les historiens sont partagés sur l'origine de ces boulets ; certains les datent de l'époque du Téméraire lorsque les citains, craignant le siège de la ville par le duc de Bourgogne, les auraient entreposés dans le couvent des Cordeliers à toutes fins utiles. D'autres historiens n'hésitent pas à les attribuer à des temps plus reculés. Aujourd'hui, ils agrémentent la fontaine de l'hémicycle de l'hôtel de ville.

Jusqu'à la seconde guerre mondiale, le "*fourneau économique*" avait élu domicile dans l'ancien couvent. Cette œuvre de charité servait des repas aux plus démunis.

Pendant la Révolution, cette place, comme beaucoup d'autres, fut rebaptisée et prit le nom de place des Patriotes, puis rue du Pont d'Arcole en 1830. Elle reprit son nom d'origine sous le Second Empire, ce qui est pour le moins surprenant.

RUE CORNE-DE-CERF

Intra-muros

Cette rue se nommait autrefois rue Derrière-les-Frères-Prêcheurs en raison du couvent des Dominicains ou Frères Prêcheurs qui était situé entre la rue Muids-des-Blés et la rue Saint-Jean (aujourd'hui Docteur Chapuis). La rue Corne-de-Cerf s'est aussi appelée rue du Marché-aux-Porcs.

Deux hypothèses sont avancées pour donner l'origine du nom de cette rue. Avant la Révolution, il y avait, dans cette rue, une hostellerie dont l'enseigne était une corne de cerf, elle appartenait aux Dominicains qui l'ont louée. En 1793, elle a été vendue comme bien national au district. La ville comptait alors plusieurs hôtel-



leries aux noms évocateurs : « *La grande croix blanche couronnée* », « *Le coq hardi* », « *De la fleur de*

lys », « *De la cloche d'or* », « *Saint Hubert* », « *Saint Georges* », « *Du lion d'or* », « *Du logis de saint Mansuy* », « *Du logis de saint Etienne* », « *Des quatre fils Aymond* », « *au Dauphin* », « *De l'écu de France* », « *À la croix de Lorraine* »...

Seconde hypothèse : lors de travaux dans cette rue, on a retrouvé dans le sous-sol des débris de bois de cervidés qui expliqueraient peut-être la présence autrefois d'un atelier de transformation de cornes de cerfs en objets usuels ou de parure. Ces vestiges de l'époque romaine ont peut-être donné le nom de l'hôtellerie qui l'a transmis à la rue.

Avant l'incendie de la ville, en juin 1940, la maison située au numéro 14 portait, au-dessus de la porte d'entrée, un écu chargé d'un cerf.

RUE LIOUVILLE

Intra-muros

Cette rue a reçu son nom par délibération du conseil municipal en 1893.

Joseph Liouville est né à Saint-Omer le 24 mars 1806. À 19 ans il entre à l'École Polytechnique. À la fin de ses études, il intègre les Ponts et Chaussées, mais c'est vers les mathématiques qu'il oriente sa carrière. Docteur ès sciences, il enseigne à l'École Polytechnique à partir de 1831. En 1837, il obtient la chaire de mécanique rationnelle à la Sorbonne et celle d'analyse au Collège de France. En 1839, il est élu membre de l'Académie des Sciences.

En 1848, les Toulousains désignent comme candidat aux

élections législatives. Le 27 avril, il est élu député à l'Assemblée Constituante. Il siège au sein du parti démocrate modéré. En 1849, il ne se représente pas. Durant son mandat, il vota pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre les poursuites à l'encontre de L. Blanc et Caussidières, pour l'abolition de la peine de mort, contre l'impôt progressif et contre l'expédition de Rome. En 1875 il est nommé commandeur de la Légion d'Honneur.

Joseph Liouville a publié un grand nombre de mémoires dans les recueils de l'Académie des Sciences et a fondé le « *Journal des mathématiques pures* » appelé plus communément « *Le journal de Liouville* ».

Joseph Liouville est décédé à Paris le 8 septembre 1882.



La rue Liouville, avant 1893, se nommait « *rue du Salvateur* » en raison d'un buste du Christ qui se trouve dans le tympan du fronton de la porte d'une maison de cette rue. Cette porte, édifiée au XVI^e siècle, est attribuée à Jean

Pèlerin dit le Viator, chanoine de la cathédrale. Pendant la Révolution, cette rue prit le nom de " *rue du Temple* ", la cathédrale ayant été

rebaptisée " *Temple de la Raison* ".

Outre Jean Pèlerin, deux peintres Toulois ont demeuré dans cette rue à la fin du XIX^e siècle et

au début du XX^e : Henri Calot et Charles Augustin.

RUE DOCTEUR DENIS

Intra-muros

Le 15 décembre 1907, le conseil municipal présidé par Albert Denis, décide de donner le nom de Prosper Sylvain Denis à la rue des Teinturiers. Prosper Denis était le père du maire de Toul.

Prosper Sylvain Denis est né à Commercy le 28 janvier 1799, fils de Claude François Denis et Marie Anne Lerouge. Après ses études à Commercy et à Paris, il entre à la faculté de médecine en 1817 et soutient sa thèse en 1824. Pendant cinq ans, il exerce dans la capitale où il publie, en 1829, un mémoire sur la recherche du sang. Un an plus tard, il est nommé médecin chef à l'hôpital de Commercy.

En 1832, alors que le pays doit faire face à une épidémie de choléra, il se voit confier le service



des épidémies. En 1841, le collège de Commercy où étudient ses deux fils n'ayant pas de classe après la quatrième, le docteur Denis accepte l'offre d'un poste de médecin à l'hôpital civil et militaire de Toul. Parallèlement, le docteur Denis poursuit ses expérimentations et publie plusieurs communications qui furent récompensées.

En 1849, le choléra réapparaît sur la région. Prosper Denis fournit à l'académie de médecine qui le lui avait demandé un rapport sur ses observations sur cette épidémie. Cinq ans plus tard en 1854, le choléra sévit de nouveau.

Le 9 mars 1859, il est récompensé par l'Académie des Sciences pour ses études physiologiques, chimiques et médicales sur les substances albuminoïdes. Le 9 août de la même année, il est élu à l'académie de médecine et, le 12 décembre, il devient membre correspondant de l'académie des sciences.

En 1862, âgé de 63 ans, le docteur Denis prend sa retraite. Le conseil d'administration de l'hôpital de Toul, présidé par Donat Desloges maire de Toul, lui décerne le titre de médecin honoraire de l'hospice et de l'hôpital de Toul.

Le 3 juillet 1863, terrassé par la maladie, le docteur Prosper Sylvain Denis décède.

PLACE DES CLERCS

Intra-muros

La dénomination très ancienne de cette place nous rappelle qu'elle était autrefois destinée à donner accès aux demeures des chanoines de la cathédrale. Les laïcs, quant à eux, ne pouvaient construire ou acquérir une maison

dans le périmètre réservé aux gens d'Eglise.

Le chapitre cathédral comptait soixante chanoines aux IX^e et XI^e siècles. Leur nombre va aller décroissant pour ne plus compter que trente-neuf membres au XV^e siècle. À partir du XIII^e siècle, les chanoines qui avaient obligation de loger dans le cloître, vont être autorisés à s'établir dans des maisons comprises dans un espace entre la cathédrale et la rue

Michâtel, dénommé « le cloître » par extension. On ne pouvait ouvrir de commerce à l'intérieur de ce périmètre. Même si la Révolution a levé cet interdit, les commerces sont restés concentrés autour de la collégiale Saint-Gengoult.

Ces maisons canoniales, véritables hôtels particuliers, devaient obligatoirement, après le décès du propriétaire, être revendues par les héritiers à un chanoine. De plus, ces maisons jouis-

saient de privilèges qui leur étaient accordées par l'évêque. Ainsi, les occupants étaient dispensés de loger des gens de guerre, d'enlever les boues et, pour faire bonne mesure, les chanoines refusaient de contribuer aux charges de la cité. Ces avantages n'étaient pas faits pour faciliter les relations entre les bourgeois et les chanoines.

Quelques anciennes maisons canoniales, rue Liouville, place Charles de Gaulle, rue de Rigny, place des Clercs, ont échappé à l'incendie de Toul en juin 1940. Lors de la reconstruction de la ville après 1945, la municipalité a conçu un aménagement de la place dont on peut regretter le choix qui a prévalu. Heureusement, nous avons échappé à un autre projet qui prévoyait un boulevard partant de la cathédrale et reliant, en



ligne droite, la gare.

Avant de se nommer rue des Clercs, cette rue se nommait rue Saint-Jean-du-Cloître rappelant l'église du même nom démolie en

1809. Pendant la Révolution, elle fut rebaptisée rue de la Fraternité, puis rue de la Charte sous le règne de Louis Philippe.

RUE D'INGLEMUR

Intra-muros

Cette rue emprunterait son nom à une maison située à l'angle de deux rues. Des historiens, s'appuyant sur un traité passé entre l'évêque Philippe de Ville et les bourgeois en 1405, avancent que cette maison serait l'ancien palais épiscopal, édifié vers l'an 507, par l'évêque Albaud qui donna son nom à ce palais : Curia Albaudi, Cour Albaud. À l'origine, la rue d'Inglemur, improprement orthographiée, devait s'écrire Ainglemur, du latin *angulus muri* : angle du mur.

Avant la seconde guerre



mondiale, au numéro 10 de cette rue, s'élevait la salle Jeanne d'Arc de la paroisse de la cathédrale. Dans ce théâtre, se produisaient les troupes du patronage Saint-Gérard et Sainte-Marie. Le terme patronage est, certes, un peu réducteur au regard du répertoire et de la qualité des pièces qui étaient proposées aux spectateurs. Cette salle a été détruite lors de l'incendie de la ville en juin 1940.

Durant la Révolution, cette rue fut rebaptisée rue des Droits de l'Homme.